

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'ETUDIANT, 1er Avril 1887

ABONNEMENT - - - - \$1.00

Pour la jeunesse - - - 50 cts

5 Cts. le Numéro.

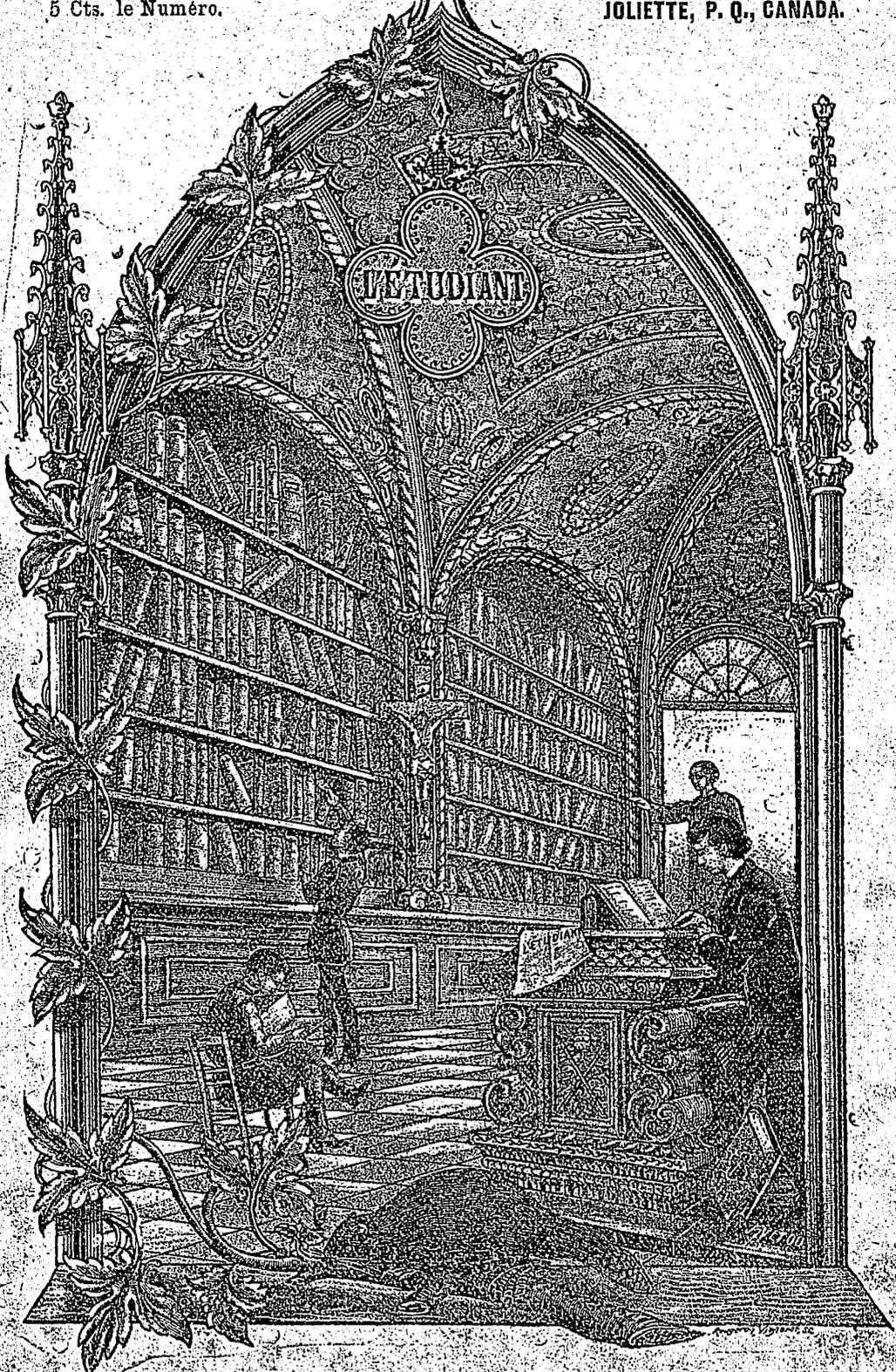
F. A. BAILLAIRGE, Ptre.

RÉDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE

BUREAUX

De l'Etudiant et du Couvent

JOLIETTE, P. Q., CANADA.



Note relative à la *Chronique littéraire*. Page 55, lisez *n'avaient désarmé* et non, n'avaient d'ésarmé.

Page 62, mettez *Canada* au-dessus du *Castor*.

AVIS IMPORTANT

Nous relierons chacune de vos collections de *l'Étudiant* (en belle toile avec inscription en lettre d'or) moyennant 32 centins. Soit 64 centins pour 1885 et 1886, reliés séparément. *L'Étudiant* relié vous sera expédié franc de port. Vous êtes priés d'envoyer votre ou vos collections dans les 10 jours qui suivent l'envoi du présent numéro.

Chaque collection sera *brochée* moyennant 10 centins.

— Plusieurs *Collegiana* sont remis faute d'espace.

Aux abonnés de "l'Étudiant"

AVIS IMPORTANT.

Ceux qui veulent faire *brocher* ou *relier* leur *Étudiant* nous l'enverront sitôt que possible.

Ils devront indiquer si 1885 et 1886 doivent être reliés en *un seul* ou en *deux* volumes. Nous leur conseillons de le faire relier en deux volumes.

Chaque collection d'une année sera *brochée* pour 10 centins; reliée pour 32 centins, expédiée franc de port.

LES PARFUMS DE L'EXIL

Nous avons déjà annoncé cet ouvrage du R. P. Piché. Ce volume se vendra 50 centins. Ceux qui souscriront d'ici au 1er juin ne payeront que 35 centins. Envoyez votre argent au Rédacteur de *l'Étudiant*.

A vendre au bureau de *l'Étudiant* :

Une idée d'ensemble de la psychologie, 5 centins.

De *metaphysica* (notion, division, utilité) 2 centins.

Nominalisme, Conceptualisme, réalisme exagéré (exposition et réfutation) 4 centins.

De la vraie doctrine sur les universaux, 2 centins.

Du principe et de la cause d'après Aristote, 2 centins.

Mgr Bourget, Ça et là (avec gravure) 10 centins.

Mgr Smeulders à Joliette (avec gravure) 10 centins.

Les trois Victimes de Yamaska—Eugène et Emile Paradis et Charles Michaud,— par un condisciple. Brochure de 102 pages. 20 centins l'unité.

L'Étudiant et le *Couvent* sont en vente :

A Montréal, Kiosque de la Place Jacques-Cartier.

A Québec, F. Béland, rue St-Jean.

Trois-Rivières, Ayotte, libraire.

La Prairie, J.-B. Audette.

Ottawa, Guillaume, libraire.

TROISIEME ANNEE, IV

N^o 24

AVRIL 1887

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ETUDIANT

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

F. A. BAILLAIRGÉ, P^{tre}

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT : \$1.00 par année. (Pour la jeunesse, les instituteurs et les institutrices, \$0.50).
On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de
L'Etudiant au Rév. F. A. BAILLAIRGÉ, P^{tre}, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.



L'HON. L. O. TAILLON

CONSERVATEUR

Chef de l'opposition dans la Province de Québec. M. Taillon, homme de talent, est estimé même de ses adversaires. Premier Ministre en 1886, son règne ne dura que peu vu des circonstances incontrôlables.

Chronique littéraire

POUR L'ÉTUDIANT

A la jeunesse canadienne.

Au Canada comme en France, partout s'impose aujourd'hui pour la jeunesse catholique le devoir de se préparer à défendre la foi. Or, pour se jeter dans la lutte des idées, il ne suffit pas de croire et de raisonner ; il faut encore savoir exposer sa doctrine et déduire ses arguments avec clarté et précision : tel penseur, pour avoir manqué de style, a manqué d'influence et d'action sur son temps. La philosophie et la dialectique doivent s'aider de la littérature.

La littérature, en effet, n'est pas, — comme trop de gens l'imaginent et comme aussi, peut-être, trop de prétendus littérateurs le donneraient à penser, — la littérature n'est pas un pur jeu de l'esprit, un délassement de l'âme, l'asile des conditions trompées et des scepticismes voluptueux.

C'est une force et c'est une arme.

Au service de Dieu, c'est Durandal, c'est Joyeuse, c'est l'épée forgée pour férir les mécréants. Les mécréants peuvent s'en emparer ; mais la destination première de cette épée reste grande et pure, et dans la garde demeurent enchâssées les reliques des saints.

La littérature est une arme : il est donc, aujourd'hui plus que jamais, nécessaire à la jeunesse catholique de se rompre à l'escrime intellectuelle, d'en étudier les maîtres, d'en pénétrer les secrets.

En cette sorte d'escrime, et pourvu

qu'on n'oublie pas Rome ni la Grèce, il n'est point de meilleure école que l'école française.

C'est là que nous allons nous instruire ensemble.

En étudiant avec vous le mouvement littéraire de la France, je ne fais d'ailleurs que vous montrer ce qui vous appartient, à vous Français du Canada, comme à nous, Français de France, et que mettre en commun notre héritage.

Autrefois, — et cela se passe encore dans quelques familles, — la mère avait une mission bien douce et bien grande, et qui lui donnait comme une seconde maternité : elle apprenait à lire à son enfant. Ainsi, aujourd'hui, la France vous tient le livre ouvert sur ses genoux, comme à son enfant chéri et son Benjamin ; je ne la troublerai point ; je veux seulement lire en même temps que vous et me donner la joie de tourner les pages.

* *

A partir du XVI^e siècle deux éléments principaux sont entrés dans la littérature française : l'élément antique et l'élément rationaliste ; la Renaissance et la Réforme.

Le premier de ces éléments, l'élément antique apportait à la fois le sensualisme de la civilisation païenne, et, couvrant ce sensualisme, la perfection de la forme et la délicatesse du goût.

Une doctrine solide, une morale pure

pouvaient et devaient, en rejetant l'inspiration matérialiste, revêtir de cette forme parfaite et redevenue nouvelle l'idée régénérée par le christianisme, et mariant la vivacité gauloise à la précision latine et à l'élégance grecque, engendrer une langue claire, harmonieuse et forte.

C'a été l'honneur du siècle de Louis XIV de ne point faiblir à cette mission et de redonner au monde, qui l'admire encore, des antiques et mieux que des antiques, des antiques chrétiens.

Mais dans ce fruit exquis dont la Renaissance avait fait présent à la France de Villon et des trouvères, il y avait un suc vénéneux qu'une constitution robuste seule pouvait supporter sans danger. D'un autre côté le poison du rationaliste protestant ruinait précisément le tempérament chrétien de la vieille France. Le protestantisme tendit la main au paganisme; Luther, Calvin ramenèrent Epicure, et l'on eut le XVIIIe siècle: culte de la forme, sensualisme de l'idée.

Cette littérature voit aboutir une déclamation des conventionnels, et l'un de ses derniers poètes ne fut-il par Farbre d'Eglantine qui rimait des rondes champêtres avant d'entrer au comité du salut public?

Le dix-neuvième siècle s'ouvrit sur trois œuvres supérieures: *les Considérations sur la France, le Génie du christianisme, la Législation primitive*. C'étaient trois œuvres catholiques. La réaction se produisit. Mais quelque grande que fût l'influence de M. de

Maistre, de M. de Châteaubriand et de M. de Bonald, — et cette influence fut immense, — l'idée chrétienne ne devait pas cependant triompher complètement et régner seule sur la littérature. Ni le rationalisme, ni le sensualisme toujours ligués ensemble, n'avaient d'ésarmé. La lutte devait se prolonger non seulement pendant le premier Empire, qui fournit encore de si nombreuses recrues à l'armée du XVIIIe siècle, mais sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, et jusqu'à ce temps même, où nous retrouvons aux prises, avec des troupes fraîches, les deux principes éternellement ennemis.

Aussi, et bien qu'on ne puisse encore jeter qu'un coup d'œil incertain sur une époque qui n'est pas close, le XIXe siècle apparaît-il, en France, comme une immense arène où toutes les idées, tous les principes, religieux, philosophiques, politiques ou littéraires, se heurtent et se combattent. Époque extraordinairement féconde; chaos inextricable, d'où surgissent pourtant de brillantes individualités et qui, par l'avènement d'une restauration religieuse et sociale, deviendra peut être la préface d'un nouveau grand siècle, plus étonnant que le premier!

*
*
*

Le chroniqueur n'a point le droit d'empiéter sur le domaine de l'historien, il lui est défendu de regarder derrière soi. Quelque attrait qui m'y invite, je ne détournerai donc point la tête vers 1830 ou 1850; et je m'en tiendrai tout bonnement au présent.

Prise dans son ensemble, la littérature actuelle ne saurait assurément être mise en parallèle avec la littérature de la Restauration, par exemple ; il serait injuste, néanmoins, de ne pas saluer au passage, au milieu de nous, un certain nombre de grands et beaux noms, et de ne pas trier, parmi la foule des livres qui encomrent les étalages des libraires, certaines œuvres originales, bien françaises et qui vivront.

C'est ce que nous ferons, si vous le voulez bien.

* *

L'éloquence sacrée n'a rien perdu de son éclat. La chaire de Lacordaire est dignement occupée par le Père Monsabré. Aux noms de Bossuet et de Fléchier, de Fraysinoux, Pie et Dupanloup, l'épiscopat français ajoute aujourd'hui ceux de Mgr Perrault et Mgr Besson, et surtout celui de Mgr Freppel. Soit qu'elle s'élève devant le tombeau de Lamoricière, ou le cercueil de l'Amiral Courbet, soit qu'à la tribune parlementaire elle affirme les droits de l'Eglise et défend les intérêts du pays, la grande voix de l'évêque d'Angers sonne, en France, au-dessus de toutes les autres voix.

* *

La politique qui nous coûte si cher nous donne en retour un certain nombre d'orateurs. Au Palais-Bourbon la lutte est plus vive et les jouteurs plus ardents : dans les rangs de la droite, Mgr Freppel, le comte de Mun, Keller, Pion, de Lamarzelle, puis le leader bonapartiste Paul de Cassagnac, Jolibois, Delafos-

se ; à gauche l'ancien lieutenant de Gambetta, aujourd'hui son héritier, Jules Ferry, Andrieux, Freycinet, le fin enjôleur, de Lanessan, puis le chef de l'extrême gauche, Clémenceau et son second Camille Pelletan.

Au Sénat, à côté de nouvelles renommées, nous retrouvons des visages aperçus déjà sous l'empire. Parmi les uns et les autres, les orateurs qu'on écoute le plus volontiers, c'est, à droite : Lucien Brun, Chesnelong, Baragnon, d'Audiffred-Pasquier, de Gavardie, Audren de Kerdrel ; au centre gauche, Jules Simon, Allou, Batbie ; à gauche, de Marcère, Naquet, Barthélemy Saint Hilaire. Tel est à peu près le bilan de l'éloquence parlementaire. Quant à l'éloquence académique, à part les cours de philosophie de M. Caro, c'est seulement d'une façon intermittente qu'elle apparaît, à la mort d'un des quarante ou à la réception de son successeur.

* *

Faut-il compter les poètes ? non, n'est-ce pas ? choisissons.

L'école classique n'a plus guère d'adhérents. On pourrait cependant y rattacher, par certains côtés, M. Henri de Bornier. L'auteur applaudi de la *Fille de Roland* et des *Noces d'Attila* se rapproche de l'école du XVII^e siècle par la facture du vers et la correction de la langue ; il s'en éloigne par l'inspiration qui est plutôt romantique.

Victor Hugo mort, l'école de 1830 a pour principaux représentants Soulayr, Sully Prud'homme et François Coppée. M. Soulayr et M. Sully Prud'homme sont deux frappeurs de sonnets et deux

ciseleurs de vers. L'un et l'autre, le premier d'une main plus nerveuse peut-être, excellent dans cet art charmant qui veut la légèreté du burin et la précision du trait. Ne leur demandez pas davantage.

Tout en ayant plus d'étendue le talent de Coppée manque d'envergure et d'élévation ; chez lui le vers se traîne un peu dans des chemins voisins de la prose ; mais il a de la facilité, du naturel, et, quand il s'en tient à l'étude des sentiments simples et moyens, une sérieuse connaissance de la nature humaine. C'est par ces qualités que vivront le *Luthier de Crémone* et le *Trésor*.

En face de Coppée et au-dessus de lui, bien certainement, quand au souffle poétique, se dresse Leconte de Lisle, le chef des *Parnassiens*. Leconte de Lisle est avant tout un poète descriptif. Son procédé, et le procédé de son école, réside surtout dans l'image et même dans l'image purement sensible. Un long substantif, une redondance d'adjectifs : le coup de pinceau est donné. Il y a telles de ses descriptions, les *éléphants*, par exemple, qui valent les toiles les plus chaudes de ton. Les deux écueils de cette poésie sont la boursofflure du style et la monotonie. Leconte de Lisle ne les évite pas toujours, et, ce qui est plus grave, le vent du matérialisme souffle trop souvent dans ses voiles. Ne fût-ce que dans l'intérêt seul de son talent, il est permis de regretter que M. Leconte de Lisle, servi d'ailleurs par une telle puissance d'imagination, ne se soit pas élevé aux conceptions spiritualistes et chrétiennes ; il eût fait cir-

culer la vie dans ses œuvres : l'âme en est absente.

Il est une école qui ne court pas après l'idéal, mais qui le fuit, qui ne tient compte dans l'homme que des sens, dans la nature que des forces chimiques et physiques, qui n'étudie du monde que les régions vulgaires et basses, et qui n'a d'autres ambitions que d'en calquer le portrait exact et repoussant.

C'est l'école qui s'intitule *naturaliste*.

Le plus connu de ses poètes est Jean Richepin.

Mais la facture savante et péniblement trouvée ne remplace pas l'inspiration, et par bonheur pour la conscience humaine et pour la dignité de l'art, l'immoralité du sujet et la crudité du mot ne constituent point la poésie. Quoi qu'en puissent dire la réclame et certain engouement malsain, la *chanson des gueux* et la *mer* sont donc des livres morts-nés.

Quelques jeunes gens, il y a une demi-douzaine d'années, s'avisèrent tout à coup que la langue française était d'un insigne pauvreté, et, courageusement, ils se mirent en devoir de l'enrichir. Les voilà donc puisant à pleines mains dans le trésor des trouvères, ou, comme autrefois Ronsard, tirant tout chauds du grec, et du latin des mots nouveaux, et n'oubliant guère qu'une chose, dans leur travail de reconstruction : un glossaire. Ajoutez à cela le feu roulant des métaphores, l'amoncellement des épithètes, l'inversion étrange, l'allure abandonnée du vers, le nuageux de l'idée : telle est la poésie de M. Mallarmé.

A ces novateurs le public a jeté l'étiquette de *décadents*. Mais ils n'en continuent pas moins de chanter sur un ton de mélodie leurs sonnets mélancoliques.

*
* *

La poésie contemporaine revêt plutôt la forme lyrique. Au théâtre, nous retrouvons cependant Coppée avec *Severo Torelli*, Leconte de Lisle avec *les Eumérides*, Richepin avec *Nana-Sahib*.

La tragédie ne peut guère revendiquer que la *Fille de Roland*, les noces d'Attila et *Mad. de Maintenon*.

La comédie d'intrigue est devenue la comédie à *tiroirs* ; l'action chevauche à travers un imbroglio d'incidents, de quiproquos, de hors d'œuvre, et accroche tant bien que mal le dénouement. On y rit beaucoup, sans savoir pourquoi. Trop souvent on y rit de choses qu'on devrait respecter. C'est le répertoire du Palais-Royal.

La comédie de mœurs tient toujours le haut du pavé avec Alexandre Dumas fils, Auger, Sardou, Pailleron, Gondinet, Octave Feuillet. On n'y rit plus guère, à cette comédie-là. Elle s'est guindée un peu ; elle est devenue généralement femme du grand monde. L'esprit polémique s'y est glissé et en a fait la comédie à *thèse*. C'est à cette tendance que sont dus : *Rabagas*, *Daniel Rochat* de Sardou, *Denise* et *Francillon* de Dumas fils.

La tragédie a descendu d'un pas ; de son côté la comédie est montée d'un pas, et toutes deux se sont rencontrées dans le drame moderne.

On pourrait rattacher à ce genre mix-

te, issu de Shakespeare et de Victor Hugo, la plupart des pièces contemporaines. La limite qui séparait le drame et la comédie, s'efface, tellement que pour qualifier une œuvre nouvelle on hésite maintenant entre les deux noms.

Certaines pièces cependant gardent le caractère grave de l'ancien drame, voisin de la tragédie.

Je laisserai aux petits théâtres la Tour de Nesle, et la Closerie des Genêts et je saluerai seulement *Patrie* de Sardou et le *Prêtre* de Charles Buet.

*
* *

Si les dramaturges et les auteurs comiques tendent à se rapprocher de la vie réelle la même préoccupation se retrouve chez les romanciers.

Se faufiler dans les divers milieux, prendre les mœurs sur le vif, observer et peindre : voilà l'ambition du littérateur d'aujourd'hui.

Le roman est avec le journal la forme sous laquelle la pensée humaine se distribue au plus grand nombre. Les romanciers sont légion. D'où viennent-ils ? A quelle école ont-ils étudié ? Quelle est la généalogie de ces esprits ? On a vite fait de nommer Balzac. Balzac se soucierait-il d'avouer toute cette progéniture ? Ce qu'ils tiennent de lui, c'est l'observation. Mais la langue, le procédé, l'intrigue sont autres. Littératures étrangères, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècle : le roman contemporain s'est alimenté à tant de veines diverses qu'il est malaisé d'en démêler sûrement la source.

Le roman de mœurs règne avec Octave Feuillet, Daudet, George Ohnet,

Claretie, et, dans les régions plus calmes du genre descriptif et ydillique, André Theuriet et Paul Bourget.

Le groupe *naturaliste*, c'est Zola, les frères de Goncourt, Maupassant ; troupe encore peu nombreuse, mais suffisamment bruyante.

L'ancien roman de *cape et d'épée*, qui fit les beaux jours de Dumas père, s'est réfugié dans les feuilletons des journaux populaires, à côté du *roman judiciaire*, son cousin germain. Les maîtres du feuilleton contemporain sont Paul Féval, d'Ennery, Xavier de Montepin, Fortuné de Boisgobey.

* * *

Dans un pays vivant sous un régime parlementaire, à une heure où tout est mis en question, le journal, instrument de la polémique, prend nécessairement le plus clair des forces intellectuelles.

Voici, avec leurs principaux rédacteurs, les journaux français les plus importants ou les plus répandus.

L'Univers : Eugène Veuillot, Tavernier, Roussel ;

La Gazette de France : Janicot, Charles Dupuy, — critique littéraire : Pontmartin, Racot.

Le Figaro : Magnard, Philippe de Grandlieu, Albert Millaud.

Le Gaulois : Cornély, Louis Teste, Henri de Pène.

Le Monde : de Claye, Oscar Havard ; — naguère Drumont.

Le Français : Thureau-Dangin, Joseph Denais.

Le Soleil : Hervé, de Kerohant ; critique littéraire : Charles Canivet ;

L'Autorité : Paul de Cassagnac ;

La République française : Isambert, Ranc, Reinach, Paul Arène ;

Le Temps : Hébrard, Scherer, Bourde, critique littéraire : Francisque Sarcey.

Le Journal des Débats : John Lemoine, Dietz ; critique littéraire : Jules Lemaître.

La France : Lalou, Raoul Frary.

Le Petit Journal : Escoffier, critique littéraire : Léon Kerst.

La Justice : Pelletan. Jules Roche, Pichon.

L'Intransigeant : Rochefort.

* * *

J'ai passé en revue, — un peu rapidement peut-être et comme en courant, — l'armée littéraire de la France.

Je n'aurai plus qu'à faire l'appel, et à crier à celui-ci ou à celui-là de sortir des rangs.

Ainsi ferais-je.

Chaque mois je m'embarquerai pour le Canada avec un poète, un orateur ou un romancier pour compagnon de route.

Pour lui comme pour moi je me fie à votre hospitalité.

CHARLES B.

France, 1er février 1887.

L'ÉTUDE DU GREC

(Pour l'Étudiant.)

Reponse a l'objection " les traductions nous dispensent d'étudier les originaux. "

Eusèbe, Eugène, Philippe, Etienne.

Eugène. — Croirais-tu par hasard que le secours des traductions ne nous permet pas de nous passer des originaux. D'ailleurs, si nos bons écrivains français, formés à l'école des anciens, leur ont dérobé tous les secrets

du style, s'ils ont su faire passer dans notre langue toutes les richesses de la leur, s'ils ont égalé, quelque-uns même surpassé leur travail n'a-t-il pas rendu le nôtre superflu ? Trouvant dans leurs écrits l'antiquité toute entière, pourquoi remonter péniblement une route dont leurs veilles et leurs succès nous ont abrégé la longueur et épargné les fatigues ?

Eusèbe.—La sagesse, mon cher Eugène devrait, ce me semble, te faire tirer une toute autre conclusion. Assuré, en effet, par l'heureuse expérience de ceux qui l'ont parcourue avant nous, que la route en question conduit à la perfection, n'est-ce pas pour nous au contraire un motif puissant de ne point hésiter à nous y élaner, et ne serait-il pas insensé celui-là, qui pour s'épargner quelques frais de voyage, refuserait d'aller exploiter une mine d'où il aurait vu revenir son voisin chargé d'un riche trésor ? Du reste, mon cher Eugène, parcourons ensemble la liste de nos grands écrivains ; n'est-il pas vrai qu'il n'en est pas un qui n'ait commencé comme nous ? Et quant à ceux qui, sans prétendre à la gloire d'auteur, passent dans la société pour des hommes instruits, n'ont-ils pas, eux aussi, commencé comme nous ?

Philippe.—En effet..... *Crescit res parva labore.*

Eusèbe.—Il est bon de ne pas oublier non plus qu'une traduction si parfaite qu'on la suppose ne rendra presque jamais toute la beauté, toute l'énergie, toute la délicatesse et tout le parfum de l'original. Cela se conçoit facilement, surtout quand il s'agit d'un ouvrage de longue haleine. "Traduisez Homère, disait saint Jérôme, et de l'homme le plus éloquent vous ne ferez presque plus qu'un enfant qui bégaie."

Eugène.—Je ne le conteste pas, avec St-Jérôme, on se trouve en excellente compagnie, et l'on peut, en toute sûreté de conscience, s'en rapporter à son témoignage.

Eusèbe.—Et puis pour ne parler que de la fidélité et de l'exactitude, est-on toujours sûr de les trouver, dans la traduction ? A quelles bévues, à quelles absurdités même, ne s'exposerait-on pas parfois à ne citer les auteurs grecs que sur la foi des imprimeurs ou des traducteurs, tandis que la plus légère teinture de leur langue suffirait pour faire apercevoir sur le champ une foule de fautes ?

M. H. B

(A suivre,)

PUISSANCE DU CANADA

Ce que tout petit canadien doit en savoir

(Pour l'Étudiant)

ARTICLE VI

Attributions de la Chambre des Communes.

La chambre des Communes et le Sénat composés des représentants de tous les comtés, ont, comme corps législatif, d'après la constitution de 1867, le droit de faire, abroger et changer des lois sur toutes les matières contenues sous les catégories suivantes.

1. La dette et la propriété publiques.
2. La réglementation du trafic et du commerce.
3. Le prélèvement de deniers par tous modes ou systèmes de taxation.
4. L'emprunt de deniers sur les crédits publics.
5. Le service postal,
6. Le recensement et les statistiques.
7. La milice, le service militaire et le service naval, et la défense du pays.
8. La fixation et le paiement des salaires et des honoraires des affaires civiles et autres du gouvernement du Canada.
9. Les amarques, les bouées, les phares de l'Île de Sable.
10. La navigation et les bâtiments ou navires (*shipping.*)
11. La quarantaine et l'établissement et le maintien des hôpitaux de marine.
12. Les pêcheries des côtes, de la mer et de l'intérieur.
13. Les passages d'eau (*ferries*) entre une province et tout pays britannique ou étranger, ou entre deux provinces.
14. Le cours monétaire et le monnayage.
15. Les banques, l'incorporation des banques, et l'émission du papier-monnaie.
16. Les caisses d'épargne.
17. Les poids et mesures.
18. Les lettres de change et les billets promissaires.
19. L'intérêt de l'argent.
20. Les offres légales.
21. La banqueroute et la faillite.
22. Les brevets d'invention et de découverte.
23. Les droits d'auteur.
24. Les sauvages et les terres réservées pour les sauvages.
25. La naturalisation et les aubains.
26. Le mariage et le divorce.
27. La loi criminelle, sauf la constitution des tribunaux de juridiction criminelle, mais y compris la procédure en matière criminelle.
28. L'établissement, le maintien et l'administration des pénitenciers.
29. En général tous sujets qui ne sont pas

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

LA ROCHEFOUCAULD.

compris implicitement dans les pouvoirs assignés aux législateurs des provinces.

Parmi d'autres privilèges importants, sont ceux de la liberté de la parole, et pour les députés, l'usage des facultés des langues française et anglaise.

Pour légiférer ainsi sur les matières ci-dessus, la chambre des Communes et le Sénat doivent se réunir en *Parlement*.

J. HERMAS CHARLAND,

Joliette, 15 mars 1887.

CORRESPONDANCE

NOTE DE LA RÉDACTION. — Le R. P. Peemans, Ptre S. V. répond par la lettre suivante à plusieurs de ses anciens élèves qui lui ont envoyé leurs photographies. Les beautés de la France et de la Belgique ne font point oublier au R. P. les jours écoulés au Canada.

AUX RÉVÉRENDIS MESSIEURS L. A. LAVIGNE, Ptre ;
JOS. LAPORTE, Ptre ; F. X. LAVALLÉE, Ptre ;
P. SYLVESTRE, Ptre ; A. BOUCHER, Ptre S. V. ;
A. O. HOULE, Ptre ; L. B. DUFORT, C. S. V.
Procureur.

Révérands Messieurs et chers Amis,

J'ai reçu avec le plus sensible plaisir le charmant bouquet de vœux que vous avez bien voulu m'adresser. Bien que j'aie prié le R. P. Supérieur, dans une lettre récente, de vous présenter à tous mes meilleurs souhaits, c'est aujourd'hui un devoir pour moi de vous offrir en personne mes vœux ardents et sincères de santé, de prospérité et de bonheur. Ce devoir m'est bien doux, croyez-le, et je l'accomplis d'autant plus volontiers que mes vœux vous parviendront tout embaumés des parfums de l'air natal qu'il m'est donné de respirer pendant quelques jours.

Vous m'avez réjoui en m'affirmant avec une si parfaite délicatesse que mon humble souvenir vit encore au milieu de mes fidèles amis de Joliette. Votre amitié, dont je me sens très honoré, se révèle avec éclat dans cette lettre collective où je reconnais une fois de plus votre bienveillance dépeinte par la plume élégante et sympathique de notre ami commun M. l'abbé Joseph Laporte. Il voudra bien vous communiquer ces quelques lignes que je lui adresse à votre intention à tous.

Il ne me séid pas sans doute de mêler à ma réponse un petit reproche, même en l'adoucissant autant que possible. Et pourtant il le faut, car les droits de la vérité sont imprescriptibles ! Au cours de la lettre, j'ai découvert, savamment dissimulés sous de jolies fleurs littéraires, quelques éloges à mon adresse ! L'avouerai-je, *proh pudor* ? Je les ai reçus

de mon mieux, comme des hôtés inattendus, mais tout à fait charmants. Il y avait tant de gracieuse désinvolture dans leur tenue, tant de conviction dans leur accent, tant de mélodieux douceur dans leur voix, qu'il m'a fallu, malgré mes secrètes protestations, lier connaissance avec eux et les accueillir comme un nouveau témoignage de votre bienveillance que vous avez vraiment, cette fois, poussée jusqu'à ses plus extrêmes limites.

Vous avez eu raison de croire que je n'ai oublié ni vos aimables personnes, ni la terre généreuse du Canada où j'ai reçu la plus cordiale hospitalité. En vérité j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas me plaire au milieu de vous, et dans ce pays lointain où je trouvais une seconde patrie. Mon retour en Europe, que je n'ai point sollicité, n'a pu et ne pourra jamais effacer de ma mémoire les douces réminiscences de mon séjour au Canada, ni les excellents souvenirs de votre amitié si franche qui sait triompher de l'oubli et survivre à la séparation.

Je le confesse volontiers, mes Amis, j'ai revu avec une indicible émotion la Belgique, ma chère patrie, qui, avant même que je misse le pied sur son sol béni, m'envoyait déjà au loin, sur les flots de l'Escaut, les bouffées vivifiantes de l'air natal. J'ai revu avec une joie bien vive la ville d'Anvers avec sa magnifique cathédrale, ses belles promenades et ses installations maritimes qui en font un des premiers ports de l'Europe. J'ai parcouru ensuite d'autres parties de la Belgique : j'ai admiré ses villes transformées et agrandies, les monuments nouveaux élevés pendant mon absence ; j'ai entendu raisonner de nouveau autour de moi ce vieil idiôme flamand que je n'entendais plus depuis longtemps et qui rappelle nos plus antiques traditions nationales ; j'ai contemplé le spectacle touchant de nos mœurs belges religieusement conservées à travers les siècles. Et enfin j'ai pu respirer en paix pendant quelques jours la douce atmosphère de la famille, qui était heureuse de me revoir après une si longue séparation.

La France a déployé ensuite à mes regards le panorama si riche et si varié de ses paysages ; le soleil d'été les inondait alors de ses rayons et murissait à la fois les fruits, les pampres et les blés. Paris a étalé devant moi les splendeurs de ses vénérables églises et de ses monuments publics, sa phénoménale activité, enfin tout cet ensemble de palais, de jardins, de boulevards, de places, de musées, de théâtres qui font de la grande capitale une ville unique au monde. J'ai parcouru aussi souvent Lyon, ville fort bien bâtie qui compte 355,000 habitants. Le Rhône et la Saône, qui baignent, comme on sait, la seconde ville de France, sont emprisonnés dans de beaux quais en pierre de taille qui mettent la population urbaine à l'abri des caprices de ces deux rivières ; il est vrai que le Rhône, lorsqu'il se met en colère, se dédramatise du côté de la Provence et les Lyonnais en sont quittes pour souscrire en faveur des inon-

dés du Midi. Les environs de la ville sont vraiment pittoresques. En se rendant à Vourles par un temps clair, on domine une immense étendue de pays que limite au loin la chaîne des Alpes. A Vourles même, du haut de notre terrasse, on jouit d'une vue magnifique et que moi, pour ma part, je ne puis me lasser de contempler.

Eh bien ! mes chers Amis, toutes ces belles choses, que je cite au galop de ma plume, sont impuissantes à me faire oublier votre heureuse patrie, qui hante souvent mes rêveries silencieuses et solitaires. Au Canada aussi, la nature, la grande nature, celle qui réside mieux la majesté du Créateur, a fait d'admirables choses. Il suffit d'avoir quelque peu le sentiment du beau pour ne pouvoir plus perdre jamais le souvenir de la Nouvelle-France. Son fleuve géant, ses belles rivières, ses immenses lacs, ses riches forêts, ses montagnes aux crêtes azurées, ses champs fertiles émaillés de demeures propres où habite le roi du sol, tout cela se groupe dans un tableau harmonieux et gigantesque qui captive les regards, enflamme l'imagination, inspire de grandes et nobles pensées. Non, moi je ne puis oublier de semblables spectacles.

Et que dire maintenant des fortunés habitants de ce jeune pays auquel de brillantes destinées semblent être promises ? Je puis affirmer ici et partout que j'ai conservé le meilleur souvenir des Canadiens Français ; ils ont, d'après moi, des qualités de cœur et d'esprit qu'on ne trouve pas toujours dans des pays réputés très civilisés et très éclairés. Mon séjour prolongé au Canada et les comparaisons que je puis établir avec d'autres peuples au milieu desquels j'ai vécu, me permettent de proclamer cet éloge avec quelque compétence.

Et que dirais-je donc de vous, mes Amis, que j'ai plus intimement connus et plus spécialement appréciés ? Mais hélas ! ici je dois être circonspect..... Je me rappelle que tout à l'heure j'ai risqué un craintif reproche ; irais-je donc immédiatement tomber moi-même, comme un pseudo-censeur, dans le défaut que mou audace osa vous imputer ? Ce serait, à coup sûr, de l'inconséquence, un déplorable défaut de logique. C'est bien dommage que je me sois imprudemment lié les mains, car je pourrais en toute justice et sans glâner le moindre épi dans les champs de l'hyperbole, rétorquer vos éloges et vous les renvoyer de ma voix la moins basse. Alors les droits de la vérité seraient victorieusement vengés, et chacun aurait ce qui lui revient.

Votre lettre m'est arrivée avec quelque retard, car elle a fait un voyage à Vourles avant de me parvenir. Comme on aura probablement gardé à Vourles la photographie que vous avez bien voulu m'offrir, je ne puis vous en parler aujourd'hui, mais quoique je n'aie pas le plaisir de la voir, je ne vous en remercie pas moins bien vivement. Ce sera pour moi une nouvelle et agréable surprise en arrivant à Vourles où je compte pouvoir rentrer dans 8 ou 10 jours.

Je termine ici cette trop longue épître, en vous souhaitant à tous courage et persévérance pour la lire d'une haleine. Je réitère encore mes vœux et mes remerciements et je demeure
Votre tout dévoué en N.-S.

J. PEEMANS, P. S. V.

Anvers, 29 janvier 1887.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

CANADA.



Les relations deviennent de plus en plus amicales entre le Vatican et l'Allemagne.

Le Cardinal Jacobini, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté Léon XIII est décédé le 26 février dernier. Puissant auxiliaire.

16 mars. — Son Eminence le Cardinal Taschereau reçoit le chapeau de Cardinal.



Chine et Canada. — Le Parthia laissera Hong-Hong (Chine) le 1er mai ; il fera escale à Yokohama et se rendra à Victoria.

Sir Alex. Campbell a été nommé lieutenant gouverneur d'Ontario.

Ludovic donne parfois de fort jolies correspondances dans l'*Echo des Laurentides*. Nous dirons la même chose de M. Chs A. Gauvreau, correspondant de la même feuille.

Le gouvernement fédéral, conservateur, resté au pouvoir avec une majorité diminuée.

On doit ériger, près de Québec, au confluent des rivières St-Charles et Laitet un monument commémoratif en l'honneur de Jacques Cartier et des premiers missionnaires jésuites. C'est le Cercle Catholique qui a pris l'initiative dans cette belle et patriotique entreprise. Nous nous ferons un plaisir de transmettre au comité l'argent qui nous sera envoyé pour cette œuvre.

IMPORTANT.

Envoyez votre *Étudiant* (collection de 1885) et il sera relié en belle toile avec inscription en lettres d'or. — Prix, 32 centims. — Il vous sera expédié franc de port.

Même faveur, aux mêmes conditions, pour l'*Étudiant* de 1886.

LECTURE POUR TOUS

LE CONGÉ DE VOLTAIRE

(Suite et fin)

— A Paris, j'admirais le nouvel opéra vrai temple de Satan ; aucune église au monde n'a coûté tant de millions.

J'assistai à une séance du Conseil municipal. On vota 10,000 fr. pour ma fête. C'est mesquin, mais ces messieurs n'osèrent, davantage, malgré leurs excellentes intentions.

Un dimanche, je fis le tour des églises, et j'en considérai l'intérieur à travers les vitraux.

— Que vis-tu dans les églises ?

— Trop de monde ; beaucoup de gens instruits, peu de canaille.

— Qu'appelles-tu canaille ?

— J'aurai dû dire du peuple, mais la langue m'a tourné par suite de l'habitude prise de mon vivant. Le peuple donc est devenu voltairien, mais les hommes d'esprit m'abandonnent.

— Pas tous, pas tous, et M. Sa... et M. Ab... ?

— Ceux-là n'ont pas d'esprit de leur cru, ils m'ont maladroitement volé le mien, en étudiant mon procédé.

— Te voilà donc encanaillé, Voltaire.

— J'ai encore pour moi les petits bourgeois de Paris ; ils lisent mes contes. Je contribue ainsi à former le goût de leurs femmes et de leurs filles, et j'ai constaté que Satan me devrait encore bien des re-crués pour son empire.

— Des recrues pour te tourmenter, mon très cher ami.

— C'est vrai, et cette pensée gâtait mes impressions. Arouet, me disais-je, cet opéra, ces fêtes, tes statues, tout cela est pour les autres ; toi, l'enfer t'attend. Arouet, Arouet, tu t'es sottement imaginé que tu goûterais quelque joie pendant cette excursion *extra portas inferi*. Tu as emporté l'enfer avec toi.

— Tu ne t'es donc pas amusé ?

— Les occasions n'on pas manqué, j'ai vu bien des ridicules, mais la plaisanterie se dessechait aussitôt en mon bec ; je n'eus

pas la moindre saillie, même en voyant le fond des farceurs qui mènent les affaires du monde.

Je lisais les journaux. Avec le développement de la presse, l'art de mentir a fait d'étonnants progrès. La franc-maçonnerie proclame que mentir est un devoir pour les ennemis de l'Eglise. L'on ment avec compunction, mon effronterie est dépassée, mes disciples sont des gens sérieux et convaincus qui croiraient pécher contre leur parti s'ils disaient la vérité.

D'un vol rapide, j'ai parcouru la France. Partout les mensonges se répandent à l'aide des journaux d'un sou. L'infâme, encore une fois, verra beau jeu. Cependant, comme je te l'ai dit, il y a de nombreux et vaillants chrétiens qui me donnent du souci. La jeunesse riche est élevée chez les Jésuites, des Universités catholiques prospèrent... Nous aurons aussi nos mauvais jours, ô prince de l'enfer.

Je désirai revoir Ferney.

Je suis encore honoré là-bas par quelques bonnes gens, qui ont oublié que je fus un propriétaire hargneux, dur et processif ; ils ne se souviennent que de mes bienfaits. Par moi, leur village est devenu une petite ville prospère... Cela te fait rire ?

— Je ris de ton sérieux. Si je n'étais Satan, je croirais, en vérité, que ce fut par amour du prochain que tu travaillas à la prospérité de Ferney. J'ai pris mes notes dans le temps, elles sont à ton dossier. Sur l'objet qui nous occupe, elles disent que tu fis du bien à cette commune pour augmenter la valeur de tes terres et par vanité.

— C'est vrai, mais ils ne savent rien, et là aussi j'aurai ma statue.

— Un buste (1), dit-on, dominant le bassin où les vaches s'abreuvent. Pauvres bêtes-condamnées à voir ta face maudite.

— Les hommes se plairont à la regarder. Les Anglais, en passant, envieront ma gloire à la France.

— Le beau bénéfice pour toi. Ne connerais-tu pas toute cette gloire pour réviser dans la condition du dernier des crétiens. Que le soleil de la terre est beau ! Te souviens-tu des impressions de ta jeunesse à ce moment de l'année où les fleurs s'ouvrent sur les arbres fruitiers..

— Et vous souvenez-vous, Monsieur de Lucifer que vous fûtes le plus beau des sé-

raphins, et maintenant vous voilà réduit à tourmenter « le dernier des hommes, après ceux qui l'aiment. »

— Vous citez de Maistre, Monsieur de Voltaire. C'est un auteur peu goûté parmi nous. Il eut cependant une bonne idée, celle de te faire élever une statue par la main du bourreau. Mais achève ton récit.

— en volant du côté de mon château, je passai devant la maison qu'habitait Madame Denis, ma nièce. Je restai cloué d'horreur ! Les armes d'un évêque exilé étaient sculptées sur la façade, de nombreux et hauts visiteurs attendaient dans l'antichambre, l'air était empesté de cléricanisme ! Je te le répète, Satan, bien que les révolutionnaires paraissent maîtres du monde, ils n'ont pas entamé la puissance du catholicisme. Elle grandit dans la per-é-cution, Jésus empiète Bon ! voilà que tu te prosternes, ton malheureux tic te reprend. Tu me fais pitié, et si la souffrance que tu éprouves en te prosternant au nom de Jésus est à la mesure de ton orgueil, elle doit être épouvantable. En ce moment, quoique ton visage ait de beaux restes, tu es la laideur même ; l'enfer que tu embrasses de ton regard irrité, est ébranlé jusque dans ses fondements !

— Ses fondements sont solides. Arouet, et l'éternité n'en verra pas la fin. Dans trente milliards de siècles, Monsieur de Voltaire, vous pourrez vous-même constater qu'ils n'auront subi aucune détérioration. Trente milliards de siècles ! cela vous paraît long à tirer, à vous autres hommes, et ce n'est qu'un instant...

— Tes perpétuelles allusions à la longueur de l'éternité me serre la gorge ; je ne sais si j'aurai la force d'achever mon récit. Où en étais-je ?

— Tu admirais les armes d'un évêque, sculptées sur la façade de la maison de Madame Denis.

— Je m'enfuis d'un vol rapide, j'enfilai l'avenue de mon ancien château. Me voici regardant à travers la fenêtre de ma chambre de travail. Le respect des humains l'a maintenue telle qu'elle fut quand je vivais. J'aperçus un Anglais dérobant un fragment

(1) Ce buste a été posé, il est frappant de ressemblance, c'est bien la tête d'un damné.

Le buste que voilà
Est celui de Voltaire,
Si le diable était là
Les deux feraient la paire

de rideau, sa fille recueillait dans un panier un peu de poussière. N'est-ce pas la le suprême de la gloire ; on recueille mes reliques.

Le jardinier, un clercal sans doute, m'arracha à ma contemplation en me jetant des pierres. Je me réfugiai au sommet du chêne devenu fameux à l'ombre duquel je méditais autrefois. Le soleil sé couchait, la mélancolie s'empara de moi, Tu ne saurais imaginer ce qu'est pour un damné en congé la vu du soleil des vivants, la vue de ces monts, des campagnes, des paysans plantant leurs chous, du mendiant qui a un cœur qui bat ! Je poussai un lamentable croassement. Les corbeaux du voisinage se rassemblèrent en tourbillonnant au-dessus de ma tête ; ils reconnurent un maudit et s'enfuirent à tire d'ailes.

Le soleil disparut derrière le Jura, les étoiles brillèrent, une cloche appela les fidèles à la prière du soir... Mon supplice devint épouvantable, je désirai l'Enfer et j'y suis.

A. DUVAL.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Dans ce travail de M. Duval, Voltaire, dans son discours, donne à penser que sans le feu, l'enfer pourrait être supporté sans trop de difficulté. Il faut bien se rappeler que l'enfer, sans la vue de Dieu, est toujours l'enfer et que cette privation est bien plus dure que la peine du feu. — Il serait aisé de le démontrer.

Une autre observation. On ne peut dire de tel ou tel : il est damné. Pour échapper au reproche, M. R. Duval a intitulé ce travail : Conte merveilleux.

ETYMOLOGIE.

CANADA

Lorsque Jacques Cartier découvrit le Canada, les indigènes donnaient ce nom seulement à une partie du pays, maintenant il s'étend à la totalité. L'origine et l'étymologie du mot Canada ont été beaucoup discutées par les savants. On a prétendu que le nom de Canada était venu au pays du mot des premiers Espagnols qui y abordèrent en reconnaissant qu'il ne contenait pas d'or : *aca nada*, il n'y a rien ; mot qui, répété aux Français par les indigènes, leur aurait fait croire que c'était le nom du pays. Cette étymologie n'est pas fondée, parce que le

mot "Canada" a une origine indienne. On le retrouve dans presque tous les dialectes parlés à cette époque par les indiens de l'Amérique du Nord. Monsieur Arthur Buies dit que le mot Canada est montagnais, d'un autre côté le mot Kanata dans la langue des sauvages appelés Iroquois signifie réunion de huttes ou wigwams. Les premiers navigateurs européens qui remontèrent le Saint-Laurent prirent le mot Canada pour le nom du pays. C'est cette dernière étymologie qui est adoptée par la plupart de nos historiens. (1)

HECTOR SERVADEC.

Lévis, février 1887

L'ESPRIT DE PARTI

Cet esprit fait voir d'après l'étroit horizon qui le borne.

Le portrait de M. Mercier venait de paraître dans l'*Etudiant*.

X Conservateur. — "C'est certain, M. Baillaigé, est un libéral, un rouge."

Le portrait de M. Taillon conservateur, paraît aujourd'hui.

La parole est à X. — M. Baillaigé est un..... un quoi? un libéral ou un conservateur?... De grâce, concluez.

Etant posé le principe que l'on est rouge dès que l'on donne le portrait d'un rouge, on doit être bleu si l'on donne le portrait d'un bleu.

De principes opposés on ne peut en effet tirer que des conclusions opposées.

S'il plait au rédacteur de l'*Etudiant* de donner alternativement le portrait d'une trentaine de conservateurs et d'une trentaine de libéraux, il passera donc du bleu au rouge et du rouge au bleu une soixantaine de fois. Cette conclusion qui est logique est absurde, le principe est donc absurde aussi lui, et par suite on ne saurait donner un point de sagesse à celui qui l'énonce.

De grâce guérissons-nous de l'esprit de parti : jammise politique qui induit sans cesse en erreur.

(1) NOTE DE LA RÉDACTION. — Le géographe anglais Jefferys, qui écrivait en 1760, prétend que le mot Canada vient de deux mots sauvages qui signifient : entrée (Can) du pays (Ada).

NOTRE VIGNETTE

Représente un appartement gothique. On y voit une vaste bibliothèque, un crucifix, quatre personnages, un castor et des feuilles d'érable. Le rédacteur de l'*Etudiant* donne des ordres, X corrige des épreuves, Y et Z font des recherches.

Le croquis de ce travail est dû au crayon artistique du Rev. F. Vadeboncoeur, C. S. V., de Joliette. Le travail a été exécuté à Paris dans les ateliers de M. Paul Limon et revient à 26 piastres.

Explication du Télégraphe

(P. I.)

— Comment que ça fait pour porter les nouvelles si vite!

— C'est bien simple. On touche ici le fil, toc! et là bas, le fil répond toc.

— Je ne comprends pas bien.

— Ecoute? T'as un chien? quand tu lui marches sur la queue, qu'est-ce qu'il fait?

— Il aboie parbleu!

— Et, le télégraphe. Suppose que ton chien soit grand comme d'ici, à Paris.

— Oui.

— Si tu lui marches sur la queue ici, c'est à Paris qu'il aboiera. Voilà, mon vieux, pas plus difficile que ça.

A. G.

HYGIÈNE

Monsieur Baillaigé.

Après ce que vous avez dit sur le tabac, j'ai cassé ma pipe. Je n'ai pas envie de perdre la mémoire: je n'en ai pas trop déjà.

Je souhaite que tous les petits gas qui fument suivent mon exemple.

JOSÉPH CÔTEUR, âgé de 13 ans.

Joliette, 16 mars 1887.

Correction. — Page 48 "Question" Mettez un point après *Etats-Unis* et faites suivre de O majuscule.

COLLEGIANA NOVA.

Petit Séminaire de Québec. — Hier soir a eu lieu, à la grande salle du Petit Séminaire de Québec la séance semi-annuelle de l'Académie St-Denis. Le programme était vaste, et il a été très bien rempli. D'abord M. Adalbert Guillot fit le discours que lui imposait sa charge de président. Il a développé le but de l'Académie, et les moyens qu'elle emploie, pour y parvenir : but glorieux, moyens utiles et agréables. M. le Président a su rendre nouveau ce sujet si souvent traité par ses prédécesseurs ; ce n'est pas que je veuille dire *non nova sed nova*, certes non, chez M. Guillot toutes ces choses sont sûres et profondes ; on reconnaît l'élève de philosophie *senior* qui a toujours été enthousiasmé de la science des sages. M. Guillot a terminé en faisant une seule recommandation à ses jeunes condisciples comme jeadis le berger de Lafontaine à ses ouailles : Résistez bravement à l'ennemi, et finissez vos études. Ce conseil est bon, nous n'en doutons pas, et de plus nous espérons que les confrères du jeune Mentor seront plus obéissants que les brebis du bonhomme.

Le secrétaire vint ensuite et fit son rapport sur les joies, les craintes et les espérances de l'Académie. M. Guillot est philosophe, son secrétaire, lui, est..... que dirais-je ?..... un bon écrivain ? oui, mais plus que cela, un poète. Il va de fleurs en fleurs, sur le bord du grand fleuve, sans vouloir les toucher de peur de les faner ; de moins il le dit. Cependant on nous permettra de différer d'opinion, sous les roses nous avons vu des épines : M. Bouffard a critiqué, malgré sa bonne volonté, et peut-être plus que ses prédécesseurs ; mais il a sa manière de critiquer. Tout passe et l'on semble ne pas s'en apercevoir, c'est doux, c'est charitable.

Pour être critique, sévère et rigide, il ne faut pas avoir le cœur sensible ; c'est pourtant là le côté faible de M. le secrétaire. Les malheureux trouvent toujours en lui indulgence ; il oublie les fautes et les défauts pour ne se souvenir que de l'infortune. Au reste M. Bouffard a un jugement sûr, une imagination brillante et son style est facile, fleur, agréable. Il est digne en tout de la position qu'il occupe.

La Justice.

28 février, 1887.

Collège de Lévis. — Le 17 février, fête de M. le Supérieur. Séance. — *La Perle cachée* du Cardinal Wiseman. Le 22 fév. 25 anniversaire de prière du Rév. N. Fortin, supérieur. *Kyrie et gloria* de la messe de Droz. *Crede, sanctus, agnus* de la messe de Concé. — Sermon. M. P. Beaulieu, dir. des ecclésiastes. — Jolis cadeaux et grand concours de prières.

Collège Bourget. — Rigaud. S. A. l'occasion de la Saint-Thomas. *Le forgeron de Strasbourg*, drame en 5 actes. Entr'actes : — La chanson du régiment. (fanfare) — La charité. (trio) — Un vieux buveur. (chansonnette). — Orphéon en voyage. (chœur). — C'est trop fort pour ma va-

ché (ch. comique). — Le défilé (fanfare). — Plus, in honor of St. Patrick's feast, *Robert Emmett*, the martyr of Irish liberty (1794) — God save Ireland. — Nos félicitations au R. P. Foucher (partie dramatique) et au R. F. Desjardins (partie musicale).

Collège de l'Assomption. — Le 17 mars, séance dram. et mus. à l'occasion de la fête du R. M. Gaudet, directeur. — *La mission de la jeunesse*, par J. Rochon, philosophe — Bon débit, bonne composition. La jeunesse doit se préparer à servir la Patrie par la science et le dévouement ; elle doit se préparer à servir l'Eglise par la docilité (foi — discipline) et par une lutte incessante contre l'impie. — *Le Sonneur de S. Paul*, grand drame en quatre actes. — *Les deux Turenne*, très jolie opérette. — Entr'actes. — *Reves March* (fanfare), *Clémentine* (fanfare), *E. Lecog* ; — *Le Trompette Royale*, Galop (fanfare), *M. Krein* ; — *L'Orphéon en voyage* (Orphéon), *L. de Rillé* ; *Italianna* in *Alghieri*, "ouverture" (fanfare). *Rossini*.

Nos félicitations au Rév. M. Archambault, chargé de la partie dramatique et au Rév. M. de Ladurantaye, chargé de la partie musicale.

Mgr Gravel, évêque de Nicolet, présente. Une adresse lui est présentée ; il y répond avec délicatesse, adresse et correction. — Une quarantaine de prêtres présents.

La salle académique présente un fort joli coup d'œil. Les décorations sont riches et variées.

Petit Séminaire de Montréal. — 30 janv. séance littéraire de l'Académie St-François de Sales à l'occasion de sa fête patronale. Une composition intitulée *Une croisée Canadienne au XIXe siècle* par un élève de Rhétorique, trois déclamations, une narration, une poésie, *Hommage à St-François de Sales* par un élève de Seconde.

2 fév. la présentation de Jésus au temple : Mystère choisi à juste titre pour la fête patronale du Petit Séminaire. Jour de bonheur ! communion générale de tous les élèves, le matin à la messe de communauté, dite par M. Colin, Sup. du Séminaire. A la grand'messe M. le chanoine Leblanc de l'archevêché officiait assisté de M. M. Sauriol et Claudin comme diacre et sous-diacre.

Avant l'office, le commencement de la *Création* d'Haydn fut exécuté par l'orchestre du collège. Pendant la messe, le chœur, sous la direction de M. Schlicking chanta le *Kyrie* de Zangl, le *Gloria* de Schweitzer avec orchestre, le *Crede* de Van Bree ; le *Sanctus* et l'*Agnus* de Gounod. A l'offertoire, M. Lafour chanta avec beaucoup d'expression l'*Ave Maria* de Spohr. L'orgue était tenu par M. l'abbé Therrien. A vêpres, le sermon fut donné par le R. M. Colin dont la parole éloquent et persuasive excitait et enthousiasma encore une fois la jeunesse toujours avide de l'entendre. Au salut on chanta le *Tantum* de Oberhofer.

Pour ajouter à l'éclat de la fête, ce jour-là même brillait pour la première fois sur la poitrine des congréganistes de Marie la nouvelle médaille de la congrégation, laquelle, à cause de sa ressemblance avec celle du conventionnel rappelait les heureux souvenirs de la belle fête du 9 septembre 1885.

13 fév. vive discussion académique : il s'agissait de savoir "lequel est le plus utile à la société de l'avocat ou du médecin ?" Après de longs débats le verdict a été rendu en faveur du dernier. Ce sont de ces petites joutes oratoires, combats à l'ombre *umbratiles pugnae* comme disaient les anciens, qui préparent les jeunes recrues de nos collèges aux combats réels, "en plein soleil," et leur apprennent à vaincre..... ou à périr.

Université Laval. — (Québec). Conférence de M. l'abbé Pagé : Théorie de la combustion.

Collège Joliette. — Mort du Rév. P. Léon Lévesque, ancien directeur du collège Joliette (1868 à 1867). — Il passa de l'Institut des Clercs de St-Viateur chez les Trappistes et devint Prieur de l'Abbaye de Tracadis. Il est mort dans l'exercice de son ministère à l'âge de 68 ans. Il était réputé pour sa grande connaissance des classiques. — Naïff de Ste-Elisabeth.

Mort, à Bayonne, N.-J., de madame Nap. Thompson (née Virginie Hall), bienfaitrice insignée de la chapelle du Sacré-Cœur (du Collège Joliette). L'activité naturelle qui se tourna vers le bon Dieu produit de grandes choses. Madame Thompson est morte subitement. Ce genre de mort est souvent une grâce particulière pour les Ames dévotes au Sacré-Cœur. — Nos plus cordiales condoléances.

Le 16 mars, séance dram. et mus. à l'occasion de la fête patronale du R. P. C. Beaudry, Supérieur du Collège. On

a joué le *Roi des Oubliettes*. Cette pièce est difficile d'exécution mais splendide. — Entr'actes : — Marche (St-Cyrille, (fanfare du collège), *L. A. L.* ; La Feuille (Chœur des élèves), *L. de Rillé* ; Marche militaire (fanfare du collège), *Tillard* ; Chanson gasconne (chœur des élèves), *L. de Rillé* ; La Joliette (fanfare du collège), "*L. A. L.*"

Nos félicitations au Rév. M. Sylvestre, (partie dramatique) et au Rév. M. Lavigno (partie musicale).

Le R. F. Champagno de Joliette, est l'hôte du R. P. Bé langer à Brimfield, Ill.

Le Rév. M. Joly, ancien vicairé au Câteau du Lac, est entré au Noviciat des Clercs de Saint-Viateur.

DE PARTOUT.

Mort du P. Becks, général des Jésuites. Il a rendu de très grands services à son ordre. Organisation puissante. Homme d'une prévoyance extraordinaire. Le *Mois de Marie* dont il est l'auteur a été traduit dans plusieurs langues.

Le Rév. P. Auderledy succède au R. P. Becks.

Le catholicisme grandit de plus en plus en Angleterre. Une revue mentionne les noms de 3000 convertis.

On annonce la mort de Paul Féval. Ecrivain catholique distingué, auteur d'un grand nombre de romans.

Henry Ward Beecher, prédicateur protestant, des Etats-Unis, est décédé le 8 mars à l'âge de 74 ans. L'un des plus forts orateurs de l'époque.

La guerre en Europe est toujours à la paix, en Bulgarie excepté.

COURS D'ECRIURE SAINTE.

Nouveau Testament.

Par le Rév. M. Bacuez, prêtre de St-Sulpice. 5e édition revue et augmentée. Merci à notre ancien professeur d'Ecriture Sainte pour l'envoi d'un exemplaire.

Cet ouvrage de M. Bacuez est très complet, et l'un des meilleurs que l'on puisse se procurer sur la matière. Ce n'est pas fait à la hâte et à coup de ciseaux. Chaque phrase, et chaque mot ont fixé l'attention de l'auteur. Nous aurons occasion de faire quelques extraits.

A propos du R. F. Didace Pelletier.

Une religieuse des Trois-Rivières nous donne au sujet de ce saint religieux les détails suivants :

Monastère des Ursulines, Trois-Rivières.

"Le Frère Didace Pelletier, frère lai récollet, mourut eu odeur de sainteté dans notre hôpital, le 21 février 1699. Des guérisons miraculeuses furent opérées par l'intervention de ce bon frère.

En 1859, l'abbé Verreau de Montréal, principal de l'Ecole Normale lisant un manuscrit contenant ces détails, invoqua le Frère Didace, en faveur de l'enfant de l'un des professeurs, qui tombait dans des convulsions épileptiques. C'était le jour anniversaire de la mort du serviteur de Dieu. Le ciel entendit cette prière et l'enfant fut guéri."

Département de l'Ecclésiastique

Gilbert ou le poète malheureux.

Le temps, ce terrible dévastateur, emporte tout avec lui dans sa course vertigineuse. Savants et ignorants, tous disparaissent de la scène du monde, tous retombent plus ou moins dans l'oubli. Parmi tant de têtes fléchies sous le joug de la mort, l'intéressante figure de Gilbert m'a frappé ; j'ai pensé de faire une courte étude de la vie et des œuvres de ce poète.

Gilbert naquit en 1751, à Dôle, près de Paris, d'une famille obscure. Ses parents, pauvres, mais sincèrement catholiques, ne purent lui le-

guer qu'un nom pur de toute infamie et le titre de véritable chrétien. Dieu cependant permit que le jeune enfant fit son instruction ; toute la famille se dévoua : le père chaque jour travailla sans relâche, la mère et la sœur vendirent le peu de bijoux qu'elles possédaient. Ses études terminées, Gilbert voulut se livrer à la poésie et se rendit pour cela à Paris. Mais Paris semblait trop étroit pour l'âme de cet homme, les rues en étaient malsaines et le peuple y était très dépravé ; il ne respirait pas dans cette grande ville le doux parfum des vertus chrétiennes qu'il ressentait à la campagne. Un jour, le poète reçut la visite d'un personnage marquant dans la république des lettres. « Monsieur, lui dit cet homme, vous avez du ta-

lent, mais vous ne réussirez jamais, vous avez pris le mauvais parti ; entrez avec nous dans la ligne puissante que nous avons formée contre la religion et je vous promets *gloire et richesses*. » Comme si nous catholiques, nous devions renoncer à notre foi, comme s'il fallait absolument, nécessairement faire la guerre à Dieu, à ses ministres, à son culte pour avoir *gloire et richesses* !

Dès lors le poète fut en butte aux persécutions et aux sarcasmes des philosophes et des poètes de son siècle, et le reste de sa vie ne fut remplie que d'amertume.

Chaque jour, il se levait habituellement de grand matin, et comme le dit un écrivain :

« Les délicieuses jouissances qu'il trouvait dans de profondes réflexions ou dans quelques lectures attrayantes ne lui permettaient guère de s'apercevoir de toute la fadeur que devaient avoir et le morceau de pain qui apaisait sa faim, et le verre d'eau qui étanchait sa soif..... La fin du jour n'était pas pour lui le signal du repos ; il veillait encore, et quelques fois bien avant dans la nuit, il s'endormait le livre à la main ! »

Il écrivait aussi, et envoyait à sa sœur avec les lettres qu'il lui adressait une copie de ses poésies.

De telles occupations exercèrent une funeste influence sur son corps et son âme et altèrent beaucoup sa santé. La maladie vint fondre sur sa personne, et Gilbert, assisté, à son chevet de sa sœur, qui s'était faite religieuse, tenait en mourrant les quelques vers si souvent répétés du *Poète malheureux*. Il finit ses jours à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1780.

Parmi les œuvres de ce poète, on compte outre ses lettres : *Quatre heures de misanthropie*, *Le poète malheureux*, *Le jubilé*, *Le dix-huitième siècle*, *La mort d'Abel*, *Mon apologie*, *Le jugement dernier*, et quelques odes.

Lettres de Gilbert. Ces lettres portent le cachet d'une sombre et triste mélancolie ; on y reconnaît l'homme malheureux. Il faut lire les impressions que Gilbert éprouve dans ce grand, cet immense Paris ! Comme l'homme lui semble petit des hauteurs de Montmartre ! Tous ceux qu'il rencontre, lui paraissent plus ou moins favorisés de la fortune, et sur chaque figure il croit voir l'empreinte du malheur. Mais le poète de Dôle, si méconnu et si méprisé de ses contemporains, ou mieux, des faux

philosophes du XVIII^e siècle, étudia si à fond, pénétra si bien la doctrine de ces prétendus savants hommes qu'il alla jusqu'à prédire la révolution de 1789. « Il s'élève de toutes parts, écrivait-il à sa sœur, un souffle de mécontentement et d'impiété, précurseur assuré d'une tempête effrayante. Des hommes se sont dit : « La société nous pèse..... Remuons le monde, les places changeront peut-être. Quoiqu'il arrive, nous n'aurons pas beaucoup à perdre dans ce bouleversement. » Ainsi ont raisonné ceux qui étaient placés aux derniers rangs de la société. Ces paroles sont répétées par ceux qui se trouvent placés à des rangs élevés, ils se disent, « Sans doute nous sommes élevés, mais nous pourrions nous élever encore. » Et il ajoute plus loin : « Ils commencent à lever la tête ; ils marchent encore dans les ténèbres, mais bientôt ils paraîtront au grand jour, et le temps n'est pas éloigné où ils mettront la main à l'œuvre, et où ils porteront des coups terribles. »

Poésies de Gilbert. Elles sont toutes consacrées à flétrir les vices et les défauts de ses semblables et à défendre et venger la sainte Religion. Gilbert travaillant à acquérir la gloire ne voulut pas pour cela sacrifier les croyances de ses père et mère ; il sut toujours se montrer au poste du devoir et réussit ainsi à passer à la postérité avec un nom sans tache et sans souillure. Le poète malheureux, se montre dans ses poésies plus satyrique, que parlott ail leurs ; son vers y est tcorrect, la parole fécoude et coulante ; tout nous fait voir que les philosophes et les poètes qui en étaient jaloux paralyaient les efforts d'un génie supérieur, et que la mort, cette terrible moissonneuse, vint abattre trop tôt l'une des gloires littéraires de la France. Il suffit pour s'en convaincre de lire ces premiers vers du *dix-huitième siècle* :

« Un monastère dans Paris croit et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je ? de son nom faussement revêtu,
Étouffe les talents et détruit la vertu.
Dangereux novateur, par son cruel système
Il veut du ciel désert chasser l'Être suprême. »

Comme Gilbert sachons être avant tout fidèle à Dieu et à sa religion sainte. Ainsi nous serons toujours sur le chemin de l'honneur.

HENRI M.

Collège Joliette, 5 février 1887.

HISTOIRE D'UNE CHASSE

Réserve des Indiens Apaches, 150 milles
au sud de Tuckson.

Territoire de l'Arizona,

27 Juin 1886.

(Suite)

Je montais un superbe mustang, à l'œil plein de feu, que je parvins à mettre à ma main qu'après trois jours d'équitation; et qui, plus d'une fois, fut prêt de me désarçonner, n'eût été la selle indienne où j'étais assis, espèce de fauteuil très facile à tenir. J'étais armé d'un long " rifle Inider " d'une remarquable précision, d'une paire de pistolets à six coups, et d'un large " Bouvié Knife " d'excellente trempe, et tranchant comme un rasoir. Le chef portait une carabine à répétition, un arc, des flèches et un bon couteau; tous nos compagnons au nombre de 12, étaient armés comme lui.

Nous partîmes donc, le 25 Mai au milieu de la nuit, n'ayant pour tout bagage, que nos armes, nos munitions, et nos tentes; nos provisions de bouche consistaient en gibier de toute sorte que nous devions rencontrer. Dès le second jour de notre marche, Whapsi-ha, un de nos hommes, trouva quelques pistes qui lui firent juger qu'un ours avait passé là sept ou huit heures auparavant. Le troisième jour, les traces nous apparurent encore plus fraîches, et le quatrième jour enfin nous pûmes apercevoir, Se mouvant près d'un bouquet d'arbres, une énorme masse grise. C'était un " grizzly, " au milieu de quelques roches, et un monstrueux autant que fort, à en juger par les apparences. Rabota alors, nous fit mettre pied à terre il y eut un entretien de sauvages, espèce de conseil avant la bataille, d'où le Visage Pâle fut exclu, comme inhabile; mais bientôt, Rabota, comme pour me consoler, me nomma chef de l'une des deux bandes qu'il venait de former; il commandait l'autre; je devais il est vrai, me soumettre, quant au plan d'attaque, à Whapsi-ha, l'intelligent dépesteur: à part cela, je commandais..... et l'adresse, (sans forlanterie,) que j'avais montré comme tireur, me donnait véritablement sur mes six apaches, un certain ascendant. Bref, on résolut de différer l'attaque au lendemain, si notre gibier voulait bien nous attendre..... nous réservant bien entendu, de le faire surveiller durant la nuit; car pour l'instant, il se faisait déjà tard: Le matin, il n'avait pas bougé..... Voici quel était, dans sa simplicité toute primitive, le plan de mon ami le chef: à un

signal donné, je devais, sans tambour ni trompette, aller avec ma bande cerner l'ours, et nous devions décharger sur lui nos armes, en le visant aux yeux seulement alors le chef et sa bande, nous succédaient dans la même besogne, et puis, si la bête s'entêtait à vivre encore..... nous recommencions tout simplement la même manœuvre. Depuis le matin cependant, que nous préparions, notre attaque, le ciel se couvrait de gros nuages sombres, et tout nous faisait prévoir une violente tempête. Toute l'étendue de la prairie, était couverte d'un foin sec, brûlant sous un soleil ardent; dans un rayon de plusieurs milles, nous n'apercevions qu'un paysage d'une monotonie désespérante, c'était le calme qui précède l'ouragan. Tout préparatif étant terminé, nous allions marcher contre notre ours, lorsqu'un de nos sauvages se jette à terre, colle l'oreille comme pour écouter, et nous porte à en faire autant; alors il nous semble entendre comme un tonnerre lointain, mais dont le bruit approchait de plus en plus. Au bout de quelques instants, nous ne pûmes plus douter: c'était un immense troupeau de bisons que nous vîmes bientôt apparaître à l'horizon. Décamper aussitôt et s'enfuir à fond de train dans toutes les directions, pour échapper à cette avalanche de chair vive, tel fut le parti que nous adoptâmes. Traversant au grand galop de mon cheval, le bosquet où se trouvait notre ours, je ne pus résister à l'envie de lui servir quelques dragées en passant; je tirais presque sans viser, mais je n'eus pas le loisir d'en voir le résultat. Au même instant, un éclair sillonna la nue, suivi d'un formidable coup de tonnerre, et mon cheval pris d'une terreur soudaine, m'emporta avec une rapidité telle, que j'avais peine à me tenir en selle. Mais comme je le constatai plus tard, mon coup avait bien porté; la balle ayant pénétré dans la gueule du monstre, lui avait brisé la mâchoire. Cependant, du bouquet d'arbres tout en feu, l'incendie eût bientôt gagné la prairie, qui n'offrit alors aux regards, qu'un immense et ardent foyer, se propageant avec une rapidité effrayante dans les herbes desséchées depuis longtemps. Longtemps, mon cheval m'emporta dans sa course furibonde. longtemps, j'entendis les mugissements des lions effarés, le crépitement des flammes qui semblaient me poursuivre, les *whoops* gutturaux des Indiens, puis je n'entendis plus rien et mon cheval courait toujours, effrayé et sans but.

FRED ERIC.

(A suivre,)

L'auberge de l'Ange Gardien.

X

A QUAND LA NOCE ?

(Suite)

Moutier se releva, baisa tendrement la main d'Elfy ; madame Blidot pleurait, Elfy sanglotait, le général s'agitait.

LE GÉNÉRAL.

Que diantre ! je crois que je vais aussi tirer mon mouchoir. Allez-vous bientôt finir, vous autres ? Moi qui amène M. le curé pour lui faire voir comme vous êtes tous heureux, et voilà que Moutier nous fait une scène à faire pleurer sa fiancée et sa sœur ; moi, j'ai une peine du diable à garder l'œil sec. M. le curé a les yeux rouges, et Moutier lui-même ne doit pas avoir la voix bien assurée.

MOUTIER.

Mon général, les larmes que je retiens sont des larmes de bonheur, les premières que je verse de ma vie. C'est à vous que je dois cette douce émotion ! Vous êtes d'aujourd'hui mon bienfaiteur ! » ajouta-t-il en saisissant les deux mains du général et en les serrant avec force dans les siennes.

L'agitation du général augmentait. Enfin il sauta au cou de Moutier, serra dans ses bras le curé étonné, manqua le jeter par terre en le lâchant trop brusquement, et marcha à pas redoublés vers la porte de sa chambre, qu'il referma sur lui.

Le curé s'assit, madame Blidot se mit près de lui, Elfy s'assit près de sa sœur, et Moutier plaça sa chaise près d'Elfy.

La porte du général se rouvrit, il passa la tête et cria : « A quand la noce ? »

— Comment, la noce ? dit Elfy ; est-ce qu'on a eu le temps d'y penser ?

LE GÉNÉRAL.

Mais moi qui pense à tout, je demande le jour pour commander mon dîner chez Chevet.

MOUTIER.

Halte-là ! mon général, vous prenez trop tôt le pas de charge. Vous oubliez nos eaux de Bagnols et vos blessures.

LE GÉNÉRAL.

Je n'oublie rien, mon ami, mais il y a temps pour tout, et la noce en avant.

ELFY.

Du tout, général, Joseph a raison ; vous devez aller d'abord aux eaux, et lui doit vous y accompagner pour vous soigner.

MOUTIER.

C'est bien, cher Elfy, vous êtes aussi raisonnable que bonne et courageuse. Nous nous séparerons pour nous réunir ensuite.

ELFY.

Et pour ne plus nous quitter.

LE GÉNÉRAL.

Ah ça ! mais pour qui me prend-on ? On dispose de moi comme d'un imbécile ! « Vous ferez ci ; vous ferez ça. C'est bien ma petite ; c'est très-bien, mon ami. » Est-ce que je n'ai pas l'âge de raison ? Est-ce qu'à soixante-trois ans on ne sait pas ce qu'on fait ? Et si je ne veux pas aller à ce Bagnols qui m'excède ; si je ne veux pas bouger avant la noce ?

ELFY.

Alors, vous resterez ici pour me garder, et Joseph ira tout seul aux eaux. Il faut que mon pauvre Joseph guérisse bien son coup de feu, pour n'avoir pas à me quitter après.

LE GÉNÉRAL.

Tiens ! voyez-vous cette petite ! Ta, ta, ta, ta, ta, comme sa langue tourne vite dans sa bouche ! Il faut donc que je me soumette. Ce que vous dites est vrai, mon enfant ; il faut que votre Joseph (puisque Joseph il y a) se rétablisse bien et vite, et nous partons demain.

ELFY.

Oh ! non, pas demain. J'ai eu à peine le temps de lui dire deux mots ; et ma sœur n'a encore pris aucun arrangement. Et puis... Enfin, je ne veux pas qu'il s'en aille avant... avant... Dieu ! que c'est ennuyeux !... Monsieur le curé, quand faut-il le laisser partir ?

Le général se frotta les mains et riait.

LE GÉNÉRAL.

Voilà, voilà ! La raison s'en va ! l'affection reste en possession du champ de bataille ! Hourra pour la noce !

ELFY.

Mais pas du tout, général ! Dieu ! que vous êtes impatient ! vous prenez tout à l'extrême ! Avec vos belles idées de noce, puis de départ tout de suite, tout de suite, vous avez brouillé tout dans ma tête ; je ne sais plus où nous en étions !... Et d'abord, Joseph ne peut pas partir avant d'avoir fait sa déclaration dans l'affaire de Bournier ; et vous aussi, il faut que vous soyez interrogé. N'est-ce pas, monsieur le Curé ! Joseph ne dit rien ; il me laisse toute l'affaire à arranger toute seule. »

Montier souriait et n'était pas malheureux du désir que témoignait Elfy de le garder un peu de temps.

« Je ne dis rien, dit-il, parce que vous plaidez notre cause bien mieux que je ne pourrais le faire, et que j'ai trop de plaisir à vous entendre si bien parler pour vouloir vous interrompre.

LE CURÉ

Ma chère enfant, vous avez raison ; il faut attendre leurs interrogatoires, c'est-à-dire quelques jours, et partir dès le lendemain.

MADAME BLIDOT.

Bien jugé, monsieur le Curé ; j'aurais dit tout comme vous. Je l'avais sur la langue dès le commencement.

ELFY.

Et pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite ?

MADAME BLIDOT, *riant*.

Est-ce que tu m'en as laissé le temps ? Tu étais si animée que Joseph même n'a pu dire un mot. »

XI

QUERELLE POUR RIRE.

Le général finit par consentir au voyage aux eaux avant la noce, mais il exigea qu'aussitôt après le retour on fixât le jour pour qu'il pût commander son dîner. Il voulait faire la liste de tous les plats qu'il demanderait, mais personne ne l'écoutait, et il se mit à les raconter, dans un coin, à Jacques et à Paul, qui étaient rentrés de

puis un instant ; ils se léchaient les lèvres en l'écoutant et ouvraient de grands yeux.

PAUL.

Qu'est-ce que c'est qu'un baba ?

LE GÉNÉRAL.

C'est un gâteau excellent, avec des petits raisins noirs excellents et une croûte excellente.

JACQUES.

Ah oui ! comme les chaussons aux pommes que fait tante Elfy.

LE GÉNÉRAL.

Nigaud, va ! C'est cent fois meilleur ! » Le général continua le détail du dîner.

PAUL.

Qu'est-ce que c'est qu'un nougat ?

LE GÉNÉRAL.

Un délicieux gâteau fait avec des amandes hachées et de sucre.

PAUL.

Comme les amandes que nous pilons, Jacques et moi, pour faire du lait d'amandes ?

LE GÉNÉRAL.

Ah ça ! mais !... Dites donc, maman Blidot, vos enfants sont ignorants comme des cruches ! L'un me demande si un baba est comme les chaussons aux pommes de tante Elfy ; l'autre, si un nougat c'est comme le lait d'amandes qu'il pile. Ils ne connaissent rien, mais rien du tout.

LE CURÉ.

Prenez garde, mon général ! il y a bien des choses qu'ils connaissent et sur lesquelles ils pourraient vous prendre en défaut.

LE GÉNÉRAL.

Je vous crois sur parole, monsieur le Curé, et je continue mon dîner... Eh bien ! eh bien ! dites donc, petits, je n'ai pas fini.

JACQUES.

Monsieur le général, c'est que... cela n'amuse pas beaucoup Paul ; et moi, je n'y comprends pas grand-chose, »

Et Jacques courut rejoindre Paul, qui s'était sauvé dans le jardin.

La journée se passa gaiement pour tout le monde ; il vint plusieurs voyageurs demander à dîner ou à se rafraîchir avec du cidre, du pain et du fromage. Jacques, qui avait congé ce jour-là, aida au service avec une

activité et une amabilité qui lui valurent les éloges des voyageurs et quelques sous de gratification. Paul suivait tous les pas de Jacques ; le général s'amusait à regarder, à écouter et même à causer avec les allants et venants ; on le prenait pour un marchand de bœufs ou de moutons.

UN VOYAGEUR.

Comment que s'est vendue la marchandise à la foire de Gacé, M'sieur ?

— Pas bien, M'sieur, répondit avec sang-froid le général.

— Combien la livre sur pied ?

— Deux ou trois francs, dit le général qui ne savait pas de quoi il était question.

LE GÉNÉRAL.

Et vous appelez ça pas, bien ? P'rotte ! vous êtes difficile, M'sieur ! Jamais la marchandise n'a monté à ce prix, moi vivant, c'est à ne pas y croire.

LE GÉNÉRAL.

Comme vous voudrez, M'sieur.

LE VOYAGEUR.

Ah ça ! M'sieur, vous moquez-vous de moi, par hasard ?

LE GÉNÉRAL.

Moi, M'sieur, par exemple ! Je vous respecte trop, ainsi que tous les voyageurs, pour me permettre...

LE VOYAGEUR.

Mais M'sieur !

LE GÉNÉRAL.

Quoi ! M'sieur ?

LE VOYAGEUR.

Rien, M'sieur ; laissez-moi manger mon diner.

LE GÉNÉRAL.

Très-volontiers, M'sieur. Mangez et buvez.

Le voyageur le regarda de travers, mais ne dit plus rien ; l'air farouche et narquois qu'avait pris le général l'empêcha de continuer une sottise querelle. Quand il eut fini son diner, le général appela :

« Deux tasses de café, s'il vous plaît, pour M'sieur et pour moi, et un carafon d'eau-de-vie, mais de la bonne, de la meilleure. Acceptez-vous, M'sieur, la tasse de réconciliation ? »

— Volontiers, M'sieur, dit le voyageur ; je ne pense pas que vous ayez eu l'intention de m'offenser.

LE GÉNÉRAL.

Certainement non, M'sieur ; je ne savais pas de quoi vous parliez, et j'ai répondu au hasard. Voilà la vérité.

LE VOYAGEUR.

Je parlais de bœufs sur pied. Vous n'êtes donc pas marchand de bœufs, M'sieur.

— Non, M'sieur, reprit le général, riant à se tenir les côtés. Je suis voyageur comme vous et prisonnier de monsieur, en montrant Moutier qui entrait.

LE VOYAGEUR, effrayé.

Prisonnier ? Vous... Vous êtes donc... ?

LE GÉNÉRAL, riant plus fort.

Pas un voleur ni un assassin, M'sieur, quoi que j'ai tué ou fait tuer bien du monde. (Le voyageur saute en arrière.) Prisonnier de guerre, M'sieur ; pris à Malakoff par monsieur qui m'a sauvé en sautant au milieu des décombres de Malakoff pendant l'explosion. Il en sautait, il en tombait tout autour de nous. Tout en gémissant de mes blessures, j'admire ce courage qui bravait la mort pour sauver un ennemi. Et voilà, M'sieur, comment je suis voyageur-prisonnier.

LE VOYAGEUR.

Quel est votre grade, M'sieur ?

LE GÉNÉRAL.

Général, M'sieur. »

Le voyageur bondit de dessus sa chaise, ôta son chapeau et dit avec embarras :

« Faites excuse, M'sieur, je ne savais pas ;... je croyais... comment deviner ? »

LE GÉNÉRAL.

Pas de mal, M'sieur, pas de mal ; ce n'est pas la première fois qu'on me prend pour un marchand de... toutes sortes de bêtes ; et ce ne sera pas la dernière. »

Le voyageur, confus, voulut solder sa dépense ; le général insista pour tout payer lui-même avec le café ; le voyageur salua, hésita, remercia et s'en alla.

« Comme c'est amusant de voyager ! dit Jacques.

LE GÉNÉRAL.

Veux-tu que je t'emmène ?

JACQUES.

Je voudrais bien si vous pouviez emmener aussi M. Moutier, Paul, maman et ma tante.

(A continuer.)

REBUS



N. B.—Les noms de ceux qui répondront "avant le 16 avril" seront publiés.

UTILITÉ DE LA STENOGRAPHIE.

(Pour l'Étudiant.)

La Sténographie est utile à tout le monde : elle sert à gagner du temps au savant et à abréger le travail de l'ignorant. Par sa rapidité, elle va plus vite que l'ancienne écriture, et par sa facilité elle triomphe des difficultés de l'orthographe, puisqu'elle n'écrit que les sons.

L'homme de lettre, par le moyen de la Sténographie, peut se procurer l'agrément de prendre un discours en fixant sur le papier la parole d'un orateur. Et l'enfant qui ne doit pas aller longtemps à l'école, peut aussi dans un court espace de temps, assez apprendre pour avoir son écriture à lui, sa biblio-

thèque et même sa correspondance.

Oùtre tous ces avantages, les livres sténographiques n'ont rien d'immoral qui puisse insinuer du poison dans le cœur humain, car le pieux serviteur de Dieu, M. Emile Duployé, ne permet pas que les presses de la Sténographie qui portent son nom, distillent le venin comme les presses de l'ancienne écriture. Il sait très bien que les livres lascifs corrompent l'homme, et que ses dérèglements le conduisent à l'incrédulité. Il veut au contraire que tous s'occupent assidument de la Sténographie pour gagner du temps, abréger le travail, acquérir une connaissance utile, afin de dissiper les nuages que l'ignorance répand sur les gens illettrés.

Mais tout le monde, dira-t-on, n'est pas né avec certains talents, ni avec beaucoup d'ouverture pour les sciences; c'est pour cela même, disait un grand évêque, vous qui nous tenez un pareil langage, que vous devez redoubler votre application, afin qu'un peu plus d'étude et de travail supplée au défaut des dispositions, et à la facilité que la nature vous a refusée.

Ainsi l'étude de la Sténographie étant à la portée de tout le monde, remplacez par cette science le défaut de ces talents que la nature vous a refusés.

Instruction et sagesse procurent une vie heureuse à celui qui les possède.

Éccl. VII, 13

La dépense qu'il faut pour monter une bibliothèque Sténographique, est très minime, car on vend des volumes de tous les prix.

Le syllabaire sténographique indispensable aux commençants est celui de M. Duresne, ancien instituteur. Ce livre coûte 3 centims en France, et environ 10 centims rendu en Canada. Il se trouve chez M. Bazin, libraire, 174, rue St-Jacques, à Paris (France).

AVIS

Les personnes qui désirent devenir membre-fondateur de la Sténographie, sont priées d'adresser leur demande en sténographie, autant que possible, à M. E. Duployé, à Montreuil, près Paris, en ajoutant 1 piastre pour le diplôme splendide de membre-fondateur, qu'elles recevront en retour.

Voici la formule qu'elles doivent employer :

En reconnaissance des avantages que m'a procurés et que me procure encore chaque jour la Sténographie Duployé, et pour mettre M. Duployé plus en mesure de procurer à tous ces mêmes avantages par une vulgarisation encore plus large et plus rapide de sa méthode, je sous-signe, demeurant à (Adresse en écriture ordinaire) lui fais parvenir la somme d'une piastre.

ALBERT ALPHONSE PRADIER

Montréal, mars 1887.

L'Étudiant de 1885 est à vendre \$1.

L'Étudiant de 1886 est à vendre \$1.

BIBLIOGRAPHIE.

Montréal, 1^{er} mars 1887.

Monsieur,

Je vois dans votre *Étudiant* que vous mettez vos lecteurs au courant des publications qu'on vous fait parvenir. — Voici une petite brochure intitulée *Les trois victimes de Yamaska*. — C'est une notice biographique des trois jeunes gens qui se sont noyés il y a deux ans dans la rivière Yamaska.

La lecture de ce petit livre serait à mon avis des plus utiles aux jeunes étudiants de nos collèges, et si quelques uns désiraient en prendre connaissance et vous en faisaient la demande, vous n'auriez qu'à m'écrire un mot et je vous enverrais sur le champ le nombre d'exemplaires demandés. Le prix est de 20 cts l'unité.

X.

Les marchands de timbres pour collections.

C'est vers 1860 que se fondèrent les premières maisons de commerce de timbre.

Aujourd'hui, on trouve à Paris plus de 150 marchands de timbres.

Tel marchand que je pourrais nommer vend jusqu'à deux millions de timbres et trente mille albums par an. La maison de commerce est assise sur les bases d'une véritable administration. Entrez-y, vous serez ébahi, comme je l'ai été, du nombre des employés, de l'ordre qui y règne. Le classement des timbres se fait d'une manière on ne peut plus minutieuse, et ce ne sont pas les casiers et les petits compartiments qui manquent.

Bien plus, la maison ne dédaigne pas la puissance de la presse; elle possède un journal. Des chroniqueurs spéciaux annoncent au public tout ce qui se passe dans le monde où l'on s'occupe de timbres. Livres, journaux, revues, les timbres ont tout cela.

TIMBROMANE.

AUX AMATEURS DE TIMBRES

Adressez-vous à M. Manseau chez Cadieux et Derome, Montréal, ou encore au Rev. M. J. Crouzier, Chez Zetcook, Nouvelle-Ecosse.